

L'OMBRE

Quand ton ombre choisit mon front pour s'y poser,
Je perçois les lenteurs de sa chaste caresse
Et sans frémir dans l'air la vertu d'un baiser
Sous qui mon rêve ému se courbe avec tendresse.

Je la sens : elle tremble et s'endort tour à tour,
M'environne et s'en va, revient et me pénètre,
M'enveloppant d'espoir et m'imprégnant d'amour
Comme un bain de prière où nage tout mon être.

Elle est le temple, elle est la fraîcheur du saint lieu ;
Je m'agenouille en elle et mon extase y pleure :
Tel un prêtre qui prie à l'ombre de son Dieu
Et qui se croit béni quand cette ombre l'effleure.

Je retrempe mes vœux et rajouais ma foi
Dans la communion de sa majesté sombre :
Et voici par degrés que tu descends vers moi
Et ton être conquis s'incarne dans ton ombre.

Elle revêt ton âme, et ta grâce et ta chair :
Elle est vivante, elle est palpable, elle est toi-même,
Et ce qu'elle a frôlé me devient presque cher
A cause d'un baiser dont j'emporte l'emblème.

EDMOND HARAUCOURT.

LA FIN D'UN BRAVE

I



N soir de novembre 1870, comme le garde-chasse, haut guêtré, portant en bandoulière la gibecière ornée de la plaque d'argent, indice de son autorité, et la bretelle du fusil sur l'épaule, revenait de sa quotidienne tournée, il trouva tout le village en émoi.

Une terrible nouvelle venait de se répandre dans le pays : les Allemands arrivaient.

Encore quelque heures, et ils seraient là. Déjà, des uhlans isolés s'étaient audacieusement montrés dans les environs ; l'avant-garde ennemie devait les suivre de près.

Les femmes parlaient sur le pas de leur portes, avec de grands gestes de bras et des éclats de voix pleins d'angoisse.

Sur la place du village, sous les grands ormes séculaires, les hommes tenaient une sorte de conciliabule ! les uns proposaient de cacher les femmes, les enfants et les bestiaux au fond des bois, où les Allemands n'oseraient venir les chercher par crainte des francs tireurs ; d'autres assuraient qu'il fallait se contenter d'enfouir le blé et les provisions qu'on pouvait avoir au fond des carrières abandonnées qui s'étendaient sous la forêt.

Au milieu des discoureurs, M. le maire s'agitait, recommandant le calme et le sangfroid, adjurant tous ceux qui avaient des armes de venir sans retard les déposer à la mairie.

— En tout cas, vous n'aurez pas les mien-
nes ! s'exclama le garde, qui s'était mêlé aux groupes.

II

Grand, sec, ridé, la moustache rude et le visage dur, la peau tannée comme le cuir de sa carnassière, avec le bout de ruban de la médaille militaire négligemment attaché à la boutonnière de sa veste de velours à côtes, Labrisée incarnait le type du vieux sous-officier.

Veneur émérite, tireur d'une adresse sans pareille, doué d'une force herculéenne, bon et indulgent pour les pauvres, mais féroce et sans pitié pour les maraudeurs et les braconniers dont il connaissait toutes les ruses, le forestier était en même temps aimé et redouté dans la contrée.

Ne frayant avec personne, d'une sobriété

proverbiale, Labrisée ne se montrait jamais dans les cabarets du pays. Ses rares moments de loisir étaient employés à la culture de son jardin et ou à la lecture de quelques livres qu'il lisait et relisait sans cesse. Aussi passait-il pour très-instruit et jouissait-il d'une véritable autorité morale.

Le forestier marchait d'un pas fiévreux tout en monologuant :

— C'est une honte, murmurait-il, une honte de penser que les Allemands vont arriver ici ! Moi, leur rendre mes armes ! moi, Jean-Baptiste Dussal, dit Labrisée, ex-sous-officier de la Garde, leur donner mon fusil ! Jamais ! non, jamais ! Mieux vaut mourir !

Rapidement il dépassa les dernières maisons du village, et par la sente qui court à travers les vignes, il se dirigea à grands pas vers sa demeure, située en haut de la côte, au bord de la route, sur la lisière de la forêt. Au loin, le pignon blanc et le toit rouge de sa maisonnette se détachaient sur le rideau roux formé par les taillis et les cimes dénudées des futaies. On entendait les aboiements joyeux des chiens, qui déjà avaient éventé leur maître et semblaient fêter son retour.

Après avoir franchi la palissade clôturant le jardin qui s'étendait devant sa maison, Labrisée se rendit tout droit au chenil, dont il ouvrit les portes. Une dizaine de chiens bondirent joyeusement hors de l'enclos, gambadant à travers les carrés de choux, tournant autour de leur maître, sautant après lui, lui appliquant leurs grosses pattes sur la poitrine et leurs museaux frais sur la figure. Lui, les caressait, les choyait, leur faisait fête.

— A bas, Ramono ! à bas, Ravaude ! à bas Tayaut ! disait-il ; mes pauvres amis, mes fidèles compagnons, mes bonnes bêtes ! C'est fini : nous ne chasserons plus ensemble. Nous ne forcerons plus de chevreuils dans les grands taillis ; nous ne tuerons plus de sangliers aux abords des mares. Votre maître va mourir, mais vous, mes pauvres camarades, il faut vivre.

Puis, — chose inusitée à pareille heure, — il leur ouvrit les portes et les lança dans le bois. Les chiens prirent la piste d'un chevreuil qu'ils se mirent à mener joyeusement. Lui, écouta un moment, avec un ravissement de dilettante, cette musique qui, depuis vingt ans, avait fait toute la joie de sa vie, puis il rentra dans son logis et commença d'étranges préparatifs.

III

Du hangar attenant à la maison, il apporta des fagots et des bottes de fougère sèche qu'il amoncela dans les angles de la chambre. Cela fait, il aspergea de pétrole le lit et les quelques meubles, et quand cette besogne fut achevée, il décrocha du râtelier placé au-dessus de la cheminée ses fusils qu'il chargea. Après en avoir essayé les batteries, il plaça les armes sur la table et bourra ses poches de cartouches.

Il se rendit alors vers la grande armoire qui garnissait un des côtés de la pièce et, d'une petite boîte où elle était précieusement serrée, tira sa médaille militaire. Un moment, comme en extase, il contempla cette relique, prix du sang qu'il avait versé pour la patrie sur le champ de bataille de Solferino. Il la baisa pieusement et l'attacha sur sa poitrine.

Un merle, qui sautillait dans une cage de fils d'acier, se mit à siffler les premières mesures de l'air *Partant pour la Syrie*.

— Mon pauvre Jacques, j'allais t'oublier ! dit le garde ; toi non plus, tu ne dois pas mourir.

Il ouvrit la cage et l'oiseau vint se percher sur son doigt. Il le porta dans le jardin, cherchant à lui faire prendre la volée. Mais le prisonnier ne voulait pas de la liberté et,

après quelques timides coups d'ailes, revenait se percher sur son épaule. Alors, l'homme le prit dans sa rude main, l'éleva jusqu'à ses lèvres et le baisa tendrement, après quoi il le porta dans le bois, où il le déposa sur la branche d'un arbre. Ces préparatifs faits, il s'em-
busqua derrière sa porte et attendit.

IV

Longtemps il demeura l'œil au guet et l'oreille tendue, tressaillant au moindre bruit, avec cette intuition des choses ambiantes qu'acquière seuls les hommes habitués à épier les murmures de la nuit.

Déjà l'ombre blanchissait l'horizon, lorsqu'enfin les pas de deux chevaux retentirent sur les cailloux de la route. Le garde saisit un de ses fusils, en arma les deux coups et attendit. Bientôt, l'ombre de deux cavaliers se dessina. Le canon de l'arme s'abaissa lentement, deux éclairs brillèrent presque simultanément dans la pénombre, tandis que l'écho des bois répétait longuement le bruit d'une double détonation.

Un des uhlans du roi Guillaume gisait à terre ; l'autre, vacillant sur la selle à laquelle il était attaché et laissant derrière lui une longue trainée de sang, était ramené au galop de son cheval vers le gros de la troupe.

Labrisée, avec le calme du chasseur qui vient d'abattre un fauve au passage, recharga son arme et demeura impassible au poste qu'il s'était assigné lui-même.

Un roulement de tonnerre retentit dans le bois : c'était le bruit d'une troupe de cavaliers arrivant au grand trot.

Alors, Labrisée, saisissant dans le foyer un tison flambant, mit le feu aux matières combustibles qu'il avait accumulées autour de lui, et quand les Allemands arrivèrent à l'endroit où gisait leur soldat, ils virent avec stupeur cet homme, un fusil à la main, debout au milieu d'un brasier.

Instinctivement, sans commandement, et comme saisie d'horreur, la troupe s'arrêta : un nouveau coup de feu retentit, et l'officier qui commandait tomba.

Un feu de peloton répondit à cette nouvelle attaque : les plâtras volaient sous les balles qui, avec un bruit sec, venaient s'aplatir contre le mur.

Les volets et la porte tombaient, déchiquetés en éclats par les projectiles, et toujours impassible, rouge du sang qui coulait de ses blessures autant que des lueurs de l'incendie, le garde continuait à tirer.

Une balle lui fracassa la cuisse.

— Vive la France ! cria-t-il.

Et, s'arc-boutant contre le mur, il continua le feu. Un nouveau projectile l'atteignit en pleine poitrine. Le sang jaillit par la bouche, et il tirait toujours.

Les flammes jaillissaient maintenant en gerbes épaisses par toutes les issues, en défendant l'accès, semblant enfermer le singulier combattant dans un cercle de feu.

Pris de rage, les soldats se ruaient vers ce brasier qui vomissait la mort. Chaque homme qui tentait d'approcher tombait mortellement frappé. Les flammes montaient en vaste panache rouge qu'agitait le vent, et de la fournaise s'élevaient des gerbes d'étincelles qui retombaient en pluie de feu sur les assaillants.

Les soldats avaient dû s'éloigner, tellement intense étaient le brasier et suffocante la chaleur, et toujours impassible, à genoux au milieu des flammes, le garde continuait son tir ; on eût dit une divinité infernale s'agitant au milieu du feu.

C'était quelque chose de hideux et de grandiose tout à la fois que la lutte de cet homme